

MAX BILLANCOURT

LES ENQUÊTES DE DURANTON

ILS ONT BUTÉ LE PETIT CHOSE



Max Billancourt

Les Enquêtes de Duranton – Tome 7

Ils ont buté le petit chose

© Max Billancourt, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7661-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Je sais qui a assassiné, le 1^{er} mai 1993, à Nevers, au bord d'un canal, Pierre Bérégovoy, l'ancien Premier ministre de la France.

Je sais comment il a été exécuté et je sais pourquoi.

La mort de Pierre Bérégovoy a été vécue, il y a désormais plus de 30 ans, par de nombreux Français comme une terrible tragédie qu'ils n'ont pas oubliée. Beaucoup ont considéré que la mort de cet homme exemplaire était mystérieuse et injuste. Beaucoup ont émis et émettent encore des doutes sur son suicide.

Eh bien, il faut savoir que tous ces gens ont eu naguère et ont aujourd'hui raison, complètement raison !

Je puis désormais l'affirmer, avec toutes les preuves à l'appui.

Pierre Bérégovoy ne s'est pas suicidé au bord d'un canal à Nevers, le 1^{er} mai 1993, un peu avant dix-huit heures.

Il a été exécuté par des tueurs professionnels parce qu'il allait, pour défendre son honneur trop longtemps bafoué, révéler de terribles secrets d'Etat et mettre en cause plein de gens « très haut placés » dont beaucoup n'avaient jamais eu pour lui que du mépris.

On ne le dira jamais assez, l'humiliation est un des moteurs essentiels du comportement humain.

Le *Petit Chose*, comme certains de ses bons camarades socialistes, ses chers collègues, aimaient à l'appeler, avait décidé de se rebeller... exactement comme Robert Boulin quelques années auparavant.

Il voulait, la tête haute, sortir « du Club » pour le dénoncer.

Il fallut donc, comme pour Robert Boulin, pour que les choses restassent en bon ordre, que les membres « du Club » le fissent taire, ce connard de *Petit Chose*, lui fermassent sa sale gueule... à jamais.

Ce qui fut fait.

CHAPITRE PREMIER

Paris, septembre 2013

Un matin de la fin du mois de septembre dernier – même si la vie n'est pas toujours aussi rose qu'on voudrait, espérons tout de même que ce n'est pas le dernier ! – dans mon beau bureau parisien de la rue Sedaine, j'ai reçu un monsieur « bien mis », comme on dit, bien habillé, blazer bleu croisé avec discret ruban rouge accroché au revers – ça classe quelqu'un, paraît-il, la Légion d'Honneur, même s'il y a un gros paquet de gens médiocres voire pire qui l'ont obtenu ! – cravate bordeaux finement rayée de blanc, chemise azur, futsal gris foncé chaussures en cuir noir bien cirées.

Une soixantaine d'années, plutôt bien conservé pépère, calvitie de bon aloi, cheveux gris tirés en arrière, lunettes cerclées de métal doré, yeux vert foncé, gentil sourire un brin crispé, poignée de main ferme. Une manière de caricature de haut fonctionnaire, en quelque sorte... mais avec une belle poignée de main. Vous savez ce que je pense sur ce point précis : les faux-culs, les traîtres, les Ballardur, les manipulateurs, les menteurs, les enfoirés, les veules, les pleutres... bref tous les gens que je ne peux pas blairer et dont je me méfie comme de la grippe aviaire, ont la pogne molle comme de la pâte à pain quand ils vous saluent. Il n'y a quasiment pas d'exceptions. Une main qui pendouille en vous saluant, ce n'est jamais bon signe ! Qu'on se le dise !

Mon visiteur du matin, lui, a la main très ferme, très tonique et j'aime ça ! Donc, voilà un bon point pour ce monsieur. Il s'en contrefout sûrement, cet homme, des bons ou des mauvais points que je distribue – c'est vrai, après tout, dites-donc, mais pour qui je me prends ? – mais c'est comme ça !

Il avait pris rendez-vous, ce monsieur « bien mis », bien « comme il faut » quelques jours plus tôt, auprès de Lisdina, ma compagne et mon assistante, en lui disant que c'était très important et tout à fait confidentiel, mais sans dévoiler aucunement le sujet.

Ma rajput adorée était habituée et l'avait rassuré mais il avait l'air un peu inquiet quand même, trahi par une légère altération de la voix, qui n'avait pas échappé à la sagacité de ma Lisdina, assistante expérimentée et talentueuse, probablement la plus désirable et la meilleure secrétaire d'Europe – ce qui est beau pour une indienne ! – voire au-delà !

— Bonjour monsieur, asseyez-vous, je vous en prie.

— Merci beaucoup, monsieur Duranton et merci de me recevoir aussi vite.

Le visiteur s'assit dans le fauteuil situé en face de la fenêtre, bien dans la lumière, se cala avec aplomb, croisa les jambes et me dévisagea attentivement.

— C'est marrant, monsieur Duranton, si je puis me permettre, mais je trouve que vous êtes exactement comme dans vos polars et votre bureau aussi. Vous savez, j'adore vos petits bouquins. Je les ai tous lus et relus. C'est fou tout ce qu'il y a dedans, mine de rien. En plus, mademoiselle Lisdinia est aussi belle, aussi magnifique que je l'imaginai. Bref, on dirait que je suis dans un de vos livres et ça me fait tout drôle. J'en suis, comment dire... bouleversé et ravi à la fois.

— Je vous remercie, monsieur, ce que vous dites me fait plaisir. Puis-je vous demander qui vous êtes et en quoi je peux vous être utile ?

— Je m'appelle Marius Meunier. Je suis un haut fonctionnaire du ministère des finances à la retraite. Je viens vous parler de la mort de Pierre Bérégovoy, l'ancien Premier ministre, qui se serait suicidé il y a vingt ans. Depuis le mois de mai je réfléchis, j'hésite, je tergiverse, je n'ose pas. Puis enfin je me suis décidé, il y a quelques jours, à venir vous voir. J'ai confiance en vous. On ne peut pas en rester là dans cette affaire Bérégovoy. J'ai travaillé auprès de lui pendant des années et je n'ai jamais cru une seule seconde à son suicide.

— Vous pensez qu'on l'a tué, c'est ça ?

— Oui et je le pense depuis le premier jour. Je vous explique. Le 1^{er} mai 1993, j'ai suivi cet événement dramatique en direct à la radio. L'ancien Premier ministre était d'abord mort à 18H30, puis ressuscité à l'hôpital de Nevers, puis toujours vivant trois heures après dans un hélicoptère, puis mort à dix heures du soir dans cet appareil militaire... Enfin, bref, j'ai eu le sentiment d'une affreuse mise en scène, d'une manipulation, d'un coup monté. Quand je suis rentré chez moi, j'ai dit à ma femme : « C'est horrible, ils ont buté Béré ! ».

— Au moins, pour vous, c'était clair !

Marius Meunier me fixa et, calmement mais avec fermeté, répondit :

— Oh oui, très clair, monsieur Duranton et je vous signale que madame Bérégovoy, arrivant le soir à l'hôpital du Val de Grâce où avait été déposé le corps de son mari, aurait dit devant témoin : « ils ont tué Pierre ! ». Je n'étais donc pas seul à réagir comme je l'ai fait. Je continue mon récit si vous le permettez. Dites, je ne vous ennuie pas, au moins, monsieur Duranton ?

— Au contraire, c'est passionnant. Je vous écoute, monsieur Meunier, avec grand intérêt. Je vous en prie, continuez.

— Je n'étais pas avec lui, la dernière année, j'étais resté à Bercy. Après sa mort, j'ai voulu comprendre. Alors, j'ai posé des questions aux collègues qui, eux, avaient été à Matignon auprès de lui jusqu'au bout. On me dit qu'il était très affaibli après l'affaire du « prêt Pelat » et la campagne de presse dégueulasse qui a suivi, notamment dans le *Canard Enchaîné*, pas très glorieux dans cette affaire, comme dans bien d'autres d'ailleurs, mais passons ! On me dit aussi qu'il était très déprimé après la défaite du Parti Socialiste aux élections législatives, alors que certains camarades députés ou sénateurs refusaient de lui serrer la main. Bref, on me dit qu'il était au plus mal. Je fis alors sévèrement reproche à ces bons collègues de ne pas avoir assez bien entouré le Premier ministre, s'il était autant dépressif que ça ! Tout ce qu'on me répondait me paraissait d'autant plus suspect que les « éléments de langage » – comme on dit aujourd'hui – utilisés par mes interlocuteurs étaient les mêmes, rigoureusement les mêmes. Plus j'avais ce sentiment qu'on voulait m'imposer une vérité officielle, plus, naturellement, j'insistais.

Mon visiteur s'exprimait avec calme mais les mouvements de ses mains montraient qu'il était totalement pris par son sujet.

— Un jour, lors d'un déjeuner avec un ex-conseiller de Pierre Bérégovoy, un ami, qui venait de rejoindre l'Élysée, j'ai été durement « recadré » et je me suis même, d'une certaine manière, senti menacé, tout du moins, mis « en condition », comme on dit dans les milieux mafieux. Il y avait une version officielle, celle du suicide et je devais m'y tenir, comme les autres, impérativement et arrêter d'emmerder tout le monde avec mes questions à la noix. « Quand on pose trop de questions, tu comprends Marius, on risque les ennuis... ».

— Vous avez dû être surpris... de la part d'un ami ?

— Ah oui surpris et le mot est faible, croyez-moi monsieur Duranton. J'ai été choqué, navré, désespéré. Mais cela ne fit que renforcer mes doutes, d'autant que madame Bérégovoy émettait elle-même de sérieuses réserves et posait publiquement des questions sur la mort de son mari, de plus en plus vivement, voire avec véhémence et jusqu'au sommet ultime de l'État. J'ai bien connu cette femme. Elle était intelligente et pondérée. On la fit alors passer pour folle, son esprit ayant certainement été dérangé par la douleur !

— C'est vrai, monsieur Meunier, j'ai lu cela aussi et ça m'a surpris et déçu.

— La manière dont on l'a traitée à l'époque est une véritable honte ! Je suis d'ailleurs allé la visiter pour lui faire part de mon soutien et de ma compassion.

Marius Meunier avait l'air furibard, de l'ire dans les belles mirettes vertes.

— Continuez, s'il vous plait. Pardon de vous avoir interrompu.

— Je suis resté depuis toutes ces années avec mes doutes, partagés par beaucoup de Français et une majorité de Nivernais qui continuent d'aimer celui qui fut leur maire pendant dix ans et sont absolument convaincus qu'il a été assassiné.

J'ai lu récemment un livre de Dominique Labarrière qui, à propos de cette mort, parle de « vingt ans de questions sans réponses ». J'avais lu il y a quelques années un autre bouquin, écrit par le journaliste Eric Raynaud, qui suggérait « Un crime d'Etat ». Aucun de ces auteurs n'apporte, certes, de preuves concrètes que Pierre Bérégovoy a été assassiné – comment le pourraient-ils ? – mais ils en émettent très fortement l'hypothèse et tentent de le démontrer avec des analyses psychologiques tout à fait convaincantes et la révélation de nombreux éléments extrêmement troublants, à la suite d'enquêtes qui paraissent sérieuses. Je vous ai d'ailleurs apporté ces ouvrages.

Monsieur Meunier sortit les deux livres de l'antique serviette en cuir fauve qu'il avait déposée au pied du fauteuil et me les tendit.

— Lisez-les, s'il vous plait, monsieur Duranton, puis vous me direz ce qu'à vos yeux ils valent vraiment. Vous êtes un ancien policier renommé et aujourd'hui un détective de talent. Je sais que vous travaillez souvent avec Monsieur Rabouret, l'ancien secrétaire d'Etat. Je le répète, j'ai confiance en vous et j'ai aussi confiance en lui. Nous sommes du même bord, si je puis me permettre. Je voudrais que vous repreniez les enquêtes des deux livres et que vous meniez la vôtre, en toute indépendance. Si Pierre Bérégovoy a été assassiné, il faut démasquer ses assassins, même vingt ans après. C'est notre devoir.

— S'il y a eu crime, je pense de toute façon qu'il est prescrit, monsieur Meunier. Le délai de prescription est de dix ans, en principe.

— Je le pense aussi, malheureusement. Il n'y a eu, à ma connaissance, aucun acte de justice depuis plus de dix ans. Donc le délai est expiré, en effet. Mais cela ne doit pas nous arrêter, même si les assassins ne sont jamais châtiés. Qu'au moins nous les dénoncions !

— Vous venez de dire « nous », monsieur Meunier, mais je n'ai pas encore accepté de mener cette enquête. N'allez pas trop vite, s'il vous plait. J'ai lu, comme tout le monde, des articles et vu des émissions sur cette affaire à la télévision. La thèse du suicide est acceptée par beaucoup de gens et par la grande majorité des médias, les radios, les télés, les journaux. Qu'avons-nous de plus aujourd'hui ? Quelle motivation particulière avez-vous ? Officiellement, l'ancien

premier ministre s'est suicidé parce qu'il était dépressif, que les socialistes avaient été laminés lors des élections législatives et qu'il se considérait comme le principal coupable de cette cuisante défaite. C'est toujours la thèse officielle, que je sache. Je ne vois pas bien les marges de manœuvre nouvelles que l'on peut avoir. Je vous ai écouté avec soin mais, vous savez, je ne suis pas kamikaze, monsieur Meunier ! Je ne suis pas irresponsable. Je suis un commissaire de police en disponibilité, un fonctionnaire respectueux de la loi, je ne peux pas faire n'importe quoi... vous le comprenez, n'est-ce pas ?

J'avais un peu haussé le ton, pour éviter toute ambiguïté. Meunier paraissait subitement mal à l'aise. Il me coupa la parole.

— Je vous en prie, monsieur Duranton, ne vous fâchez pas. Je ne veux pas vous embarquer dans une aventure tordue. Je vais vous expliquer mes motivations puis vous déciderez ce que vous ferez, en toute liberté, en toute conscience. Je me suis adressé à vous, après une longue réflexion, parce que vous êtes courageux et compétent et vous êtes quelqu'un très libre d'esprit, ce qui est rare par les temps qui courent, extrêmement rare ! Et puis, je le dis en plaisantant un peu, bien sûr, mais un peu d'humour ne peut faire que du bien : j'ai pensé que vous pourriez écrire un bon petit polar sur cette histoire, dans lequel peut-être j'apparaîtrais. Ce serait le premier polar sur l'affaire Bérégovoy ! Et ça, ça me plairait bien, je dois le dire !

— Nous n'en sommes pas encore là, cher monsieur, mais vous venez de me présenter un argument qui me plait. Avant de continuer, souhaitez-vous boire un café, un thé, un Armagnac, un verre de vin, fumer une cigarette...

Meunier fit un petit sourire surpris et satisfait, comme un gosse à qui on propose une fraise tagada, un roudoudou ou une papillote.

— Un petit café et une cigarette, avec plaisir. On peut fumer dans votre bureau ? Désormais, tout le monde fume à l'extérieur...

— J'ai fait installer une ventilation efficace et on peut fumer ici. Etre obligé d'aller fumer dans la rue, comme un paria, sous les regards lourds de reproche des passants qui passent, non merci ! C'est humiliant, je trouve, très humiliant. Je ne veux pas m'infantiliser, j'ai passé l'âge ! Donc, ici, on fume ! Et merde aux cons !

— Bravo, voilà un discours qui me botte ! Et c'est vrai, je vois des cendriers partout dans votre burlingue, comme vous dites, ce qui est de plus en plus rare ! On va le faire classer au patrimoine mondial de l'UNESCO, votre bureau, dites-le donc !

Mon visiteur se marrait maintenant plutôt franchement, de plus en plus

décontracté.

— Quand on voit certains sites classés, vous n’avez pas entièrement tort, monsieur Meunier ! Alors qu’ici tout a de la valeur ! Tenez, vous voyez ce petit cendrier noir, joliment sculpté. Eh bien, c’est un souvenir précieux qui m’a été rapporté du Mexique par l’équipe de France de boxe amateur dont l’entraîneur, Sauveur Acquaviva, était un pote. Mon Dieu, tout ça ne nous rajeunit pas !

— Ah, moi aussi j’ai beaucoup aimé la boxe autrefois... et les boxeurs... Roger Menetrey, Jean-Claude Bouttier, Max Cohen, Gratien Tonna, Freddy Skouma, Pierre-Franck Winterstein et bien d’autres encore. J’adorai ça. La boxe c’est à la fois le noble art et la violence la plus primaire, proche de l’essence même de la nature humaine. Je suis même allé voir le championnat du monde des welters Menetrey–Napolès à Grenoble, en 1972, avec Dédé, mon petit frangin. C’était génial ! Tout ça est si loin et le petit frère aussi ! Mais, décidément, nous sommes faits pour nous entendre, monsieur Duranton...

Marius Meunier me tendit une Marlboro. Il l’alluma avec un beau briquet Dupont en or, qu’il maniait avec élégance. Il s’en colla une au bec, qu’il enflamma vivement. Il tira, yeux mi-clos, un grand plaisir de la première bouffée. Moi aussi. Je demandai par l’interphone à mon adorée d’apporter deux cafés.

— Merci beaucoup, monsieur Meunier, je vous en prie, continuez votre récit.

Nous étions désormais en confiance l’un avec l’autre, fumant, tranquilles, nos clopes et j’étais impatient de connaître la suite.

— Merci, monsieur Duranton. Je continue. J’ai bien connu Pierre Bérégovoy. J’ai travaillé à ses côtés pendant plusieurs années. C’était un homme remarquable à tous points de vue. Il était différent de la plupart des autres hommes politiques que j’ai pu croiser. Il n’était pas du tout cynique. Il avait des convictions auxquelles il croyait vraiment. Il respectait les gens et se dévouait pour que les choses s’améliorent, pour que les plus démunis aient une vie meilleure, avec abnégation et opiniâtreté. Il était honnête et droit.

— On sent que vous l’aimiez beaucoup. Comment l’avez-vous connu ?

— Je le connaissais, si je puis dire, avant de le connaître. Mon papa, qui était de gauche et se passionnait pour la chose politique, avait pour lui une grande admiration, parce qu’il était autodidacte et avait gravi tous les échelons « à la force du poignet », comme il disait. Il me parlait de lui, le montrait en exemple, depuis les années soixante-dix. Il suivait son ascension. En 1981, lorsque François Mitterrand a été élu Président de la République, Pierre Bérégovoy a été nommé secrétaire général de l’Elysée. Mon papa n’était pas peu fier, vous